

ÉRIC CHEVILLARD

**LES ABSENCES
DU
CAPITAINE COOK**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LES ABSENCES
DU
CAPITAINE COOK

DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
L'AUTEUR ET MOI, *roman*, 2012
Aux éditions Fata Morgana
SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
Aux éditions Argol
D'ATTAQUE, 2005
Aux éditions Dissonances
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (*repris sur Publie.net*, 2008)
Aux éditions L'Arbre vengeur
L'AUTOFICTIF, 2009
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, 2012

ERIC CHEVILLARD

LES ABSENCES
DU
CAPITAINE COOK



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPE-
TERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur tient à remercier
le Centre National des Lettres
pour son précieux concours.

© 2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qui ne s'embarrasse pas de détails. Présentation rapide de notre homme sous un jour plutôt favorable. L'accent est mis sur quelques-uns des principes qui gouvernent son existence. En visite dans un pays inconnu, sitôt arrivé, il a pour habitude de se noyer dans son fleuve principal : ainsi, porté par le flot, il voyage sans bourse délier de ville en ville, à travers ses régions et ses paysages. Autres exemples choisis.

La tulipe, quand elle n'a plus qu'un pétale, fait une fort belle cuillère à soupe extrêmement peu commode, en revanche, car la tige devenue manche demeure souple, trop souple. Et puis, si les cinq premiers pétales ont chu, ce n'est pas par hasard, il y a donc tout lieu de craindre que le dernier ne puisse longtemps encore s'accrocher ainsi, à plus forte raison si on l'emplit de potage onctueux, ou même d'un léger bouillon. Alors en effet il cède à son tour, se détache, et flotte dans la soupière, puis chavire et sombre – première

déconvenue. Il serait peut-être temps de réagir et de remédier à cet état de fait navrant en imaginant un système adapté d'atelle ou de tuteur : il suffirait de ficeler à cette baguette la tige de la tulipe tout en renforçant l'attache du pétale au moyen d'un petit clou ou d'un point de colle. Notre homme voit mal ce qui l'en empêcherait (il s'étonne surtout que personne avant lui jamais n'y ait songé).

Ceci réglé, enfin, le souci se reporte sur le pétale lui-même, certes assez fort pour contenir sa mesure de soupe claire ou de velouté, mais trop fragile et tendre pour supporter le poids d'un morceau de pomme de terre ou de navet, d'autant que l'immersion répétée du limbe insuffisamment armé de fibres dans un liquide chaud, voire brûlant, accélère son inéluctable flétrissure, car comment éviter celle-ci, hors même ces conditions défavorables ? On ne coupe pas une fleur sans dégât, aussitôt le monde meurt. Puis la fleur, quelques jours plus tard, à son tour, fane. Plus grave, en la circonstance, il n'est pas rare de voir le pétale de tulipe, que sa concavité parfaite disposait à l'emploi de cuillère, en cloquant devenir convexe et donc impropre à cet emploi. Par bonheur, il n'est pas de difficulté dont notre merveilleuse ingéniosité ne puisse venir à bout simplement en niant son existence – plutôt que de rougir et bleuir

sous les coups du gros gendarme, considérons qu'il nous tend gentiment sa matraque, saisissons-la et rossons-le –, on sait aujourd'hui comment agir en pareil cas : en tournant la tige entre ses doigts de manière à lui faire accomplir une demi-rotation, notre homme se retrouve en possession d'une nouvelle cuillère qui n'a rien à envier à la précédente.

Il serait sage néanmoins de se résigner à ne faire usage que deux ou trois fois de ce périssable couvert et de disposer en permanence de plusieurs bottes de tulipes plus ou moins avancées afin de pouvoir immédiatement le remplacer, sachant que la baguette assujettie à la tige est susceptible pour sa part d'être réutilisée presque indéfiniment. Cela étant, si les tulipes viennent à manquer – imprévoyance, mauvaise saison ou, bientôt, tulipiers pris de court par l'inflation de la demande consécutive à cette démonstration –, des cuillères métalliques feront aussi bien l'affaire, en bouquet elles sont une joie pour l'œil. Le nez, en revanche, n'enregistre pas même leur présence, ce qui désolera sans nul doute ces renifleurs inconséquents qui prétendent d'autre part que le parfum du pétale de tulipe altère ou du moins dénature le goût de leur soupe... Ceux-là sont impossibles à satisfaire et si l'anguille soudain était pourvue d'une poignée ou d'une anse, ils trouveraient une

autre bonne raison pour ne pas l'emmener en promenade.

Or cette anse, les anguilles la possèdent bel et bien pour qui sait y voir, elle est l'un des nombreux détours de leur corps sinueux : attrapée par là, l'anguille se laisse aussi facilement transporter que n'importe quel autre panier. On peut y mettre du poisson froid pour le pique-nique ou du poisson cru que l'on cuira sur place. Mais à quoi bon tenter d'en convaincre ces arrogants messieurs ? L'anguille restera pour eux insaisissable tant qu'ils garderont, autre jeu de clés grippé dans leur mouchoir, la main au fond de leur poche. Leur mauvaise volonté est flagrante. N'est-il pas évident, en effet, au vu des ceintures, courroies, bandoulières, de tout ce qui sert à soutenir ou sangler, que la réputation de l'anguille repose sur une méprise et qu'en ceci seulement elle est fondée ?

Ce même pique-nique confirmera, pour ceux qui en douteraient encore, qu'il n'existe de fait aucune différence entre une jeune demoiselle pâle débitant prestement un concombre en fines rondelles et un gros ours brun détalant dans la neige, aucune différence entre les deux événements, qu'il s'agit bien du même, relaté selon les témoins en termes favorables plutôt à la première ou à la deuxième version. Certains observateurs plus perspicaces les ont depuis longtemps recoupées

et la preuve fournie ici leur paraîtra superflue. A défaut de perspicacité, le simple bon sens suffirait d'ailleurs à anéantir l'illusion d'une double réalité irréductible, mais il faut croire que celui-ci n'est pas aussi bien partagé qu'on le prétend. Le dessin des pépins en filigrane dans la pulpe translucide du concombre figure très exactement l'empreinte d'une patte de grizzli. La piste est facile à suivre, les rondelles du fruit l'une après l'autre couchées par le couteau de la demoiselle conduisent tout droit à l'animal : c'est bien elle.

Comment ne pas déplorer toutefois l'importance accordée à la preuve dans ce genre d'affaire ? C'est prendre l'expert pour le tableau. Au reste ou au surplus, l'esprit inquiet n'a jamais assez de preuves. Preuve unique pour l'esprit inquiet ne mérite pas le nom de preuve. Or, quand soixante-douze moutons se suivent, le dernier est-il plus réel que les soixante et onze précédents ? Et le premier de tous, certes le moins moutonnier, doit-il être tenu de ce fait pour un moindre mouton, un mouton problématique, une proposition ou une hypothèse, voire une approximation de mouton ? Prudence, car le nombre favorise aussi l'erreur et le mensonge. D'abord, il peut y avoir usure du phénomène mouton, ou lassitude du phénomène mouton. A force d'assister à la succession des moutons, la vigilance se

relâche, le regard s'é mouss e. Peut-être, au contraire, ces moutons sont-ils de moins en moins moutons. Peut-être se produit-il de subtiles modifications de mouton en mouton, comme dans un dégradé de couleurs, d'infimes distorsions ou transformations que l'œil abusé par la rapidité du défilé n'enregistre pas, et le soixante-douzième mouton est alors par exemple une coccinelle, celle-ci considérée comme le plus sûr mouton, le plus fiable, le mouton par excellence, le Mouton.

Toutes les coccinelles en pâtissent pendant quelque temps, et le brave chien de berger aussi devient fou de ne pouvoir rassembler ce troupeau indiscipliné. Il s'en donne, pourtant, de la peine, il court dans les alpages, se prend les pattes dans sa langue comme un pape en fin de règne les pieds dans le tapis rouge déroulé devant lui, les petites bêtes à bon Dieu s'égaillent, brebis égarées toutes et médiocres moutons, il faut à la fin en convenir, relativement du moins à nos usage et pratique très spécifiques du mouton, desquels pour sa part il ne retire aucun profit, au contraire. Il ne demanderait pas mieux que de mener plutôt dans les herbes une existence de coccinelle à sept points (sa taille supérieure le mettant en outre à l'abri des prédateurs naturels de l'insecte, l'oiseau ou le crapaud).

Notre homme, c'est très différent, ça n'a même rien à voir, mais puisqu'il faudra tôt ou tard crayonner son portrait, allons-y maintenant, en fin de chapitre, dans le blanc qui suit, plutôt que de n'en rien faire. Voici donc ce qu'il est important de savoir de lui. Peu de choses. Quand il était petit, il confondait la sémiotique et la sémiologie. Quoi d'autre ? C'est un tueur en série. Il n'a pas encore commencé. Mais surtout : son ombre est projetée au sol quand les rayons du soleil touchent obliquement sa personne.

CHAPITRE DEUXIEME

Qui arrive à point nommé. Foisonnement du récit avec l'introduction massive de nouveaux protagonistes. Solitude menacée de notre homme. Sa mère à l'agonie croit bon de lui révéler l'existence de son frère siamois : il va devoir vivre désormais avec cet importun tout le temps sur le dos.

Ces renifleurs inconséquents, ces arrogants messieurs, ces esprits inquiets voudraient surtout avoir confirmation de leur propre existence et c'est pourquoi leurs yeux s'exorbitent ou se révulsent, ahurissement joué, consternation feinte, en vérité deux tentatives pour se voir eux-mêmes, sous toutes les coutures, les miroirs ni les photographies ne pouvant satisfaire ce désir éperdu, qui ne leur renvoient que des images. Or Narcisse tremblant à la surface est aussi bien possiblement la carpe qui soudain crève son masque d'eau. Le sourire fin apprêté n'était qu'un leurre, voici jaune

orangé et très lippue la vraie bouche de l'éphèbe. Son noble front comme un chapeau-claque raplati était donc creux, son visage en un instant se couvre d'une vilaine écaille aux reflets verdâtres.

Sa chair a goût de vase. La langue s'y engagerait plus hardiment avec des bottes aux pieds. On lui enfilerait, cela va de soi étant donné sa courte taille, une paire de bottes pour enfant, et même pour petit enfant, lesquelles existent en caoutchouc rose ou rouge ou violet, de sorte qu'il ne serait pas nécessaire de concevoir pour elle un modèle exclusif, chaque usager pouvant se procurer dans les stocks disponibles la couleur approchant au plus près celle de sa langue natale, fût-elle déjà noire, ou une couleur autre, au contraire, par coquetterie, afin d'obtenir un élégant effet de contraste ou de l'assortir à un bijou, un foulard, une cravate. En effet, les bottes ne jurent pas systématiquement avec la cravate, du moins pas davantage que les pieds avec la tête.

Reconnaissons-le, ce dernier point demeure litigieux. On peut à bon droit estimer que la tête et les pieds sont incompatibles et que tel qui possède une tête, réceptacle du cerveau, des organes les plus délicats des sens, sphère de la plus haute pensée, manque singulièrement d'exigence et de goût s'il exhibe également en toute circonstance ces extrémités atrophiées et stupides, vite dépa-

rées de leurs faibles attraits par le traitement qu'elles subissent et qui les déforme plus encore. Couramment traînés dans la boue, parfois sur plusieurs kilomètres, écorchés, enflés, tuméfiés, les pieds peu à peu s'encroûtent, dès lors irrécupérables : on a beau même étriller le rhinocéros, jamais on ne rattrape le bébé rose.

Le pied du nouveau-né est si doux et tendre qu'il ne viendrait pas à l'idée de ce dernier de l'employer à autre chose qu'à se caresser le visage. Alors ils ne jurent pas ensemble, le pied et le visage, c'est encore la même chair, on sent bien que la greffe de la plante pourrait prendre sur la joue, cela n'étonnerait personne, tandis que les petites mains imprécises tâtonnent à droite à gauche pour se retrouver parmi les hochets desquels rien ne les différencie, ou se tendent loin du corps, attirées ailleurs, et déjà l'on devine qu'elles ne tarderont pas à le trahir pour d'autres embrassements. Quant au rhinocéros, carapace intégrale, les ongles s'y cassent. Le rhinocéros intime nous demeure inconnu et le goût de cette amande. Des hommes errent des jours durant dans le brouillard de sa myopie, certains n'en ressortent jamais, on évalue à dix-huit ou dix-neuf en moyenne le nombre des malheureux qui gravitent sans espoir autour de chaque pachyderme, parfois se heurtent, s'empoignent alors, les uns pour se rassurer,

les autres pour en découdre, souvent d'ailleurs il y a méprise, l'un des corps recherchant l'étreinte, l'autre corps la bagarre, ce qui ajoute encore à la confusion et au drame.

Dans l'orbite du lynx au moins tout est clair, les amateurs de réalité sont servis. C'est le jour qui leur convient. Volontiers ils viennent se baigner dans cette lumière, en petite tenue. Ils préfèrent affirmer qu'ils sont là incognito, pour voir, pour tenter de comprendre, pour élucider, mais ils attirent sur eux toute la lumière, ils l'absorbent, impossible d'échapper au spectacle qu'ils offrent, aussi loin que s'étend le champ de vision du lynx, il n'y a place que pour eux, en réalité. On se lasse vite. L'arbre qui confisque la foudre connaît un instant éblouissant de gloire, puis tout un printemps d'insuccès avec ses gazouillis d'œufs durs et l'ombre déchiquetée de ses branches où les serpents seuls trouveraient un peu de fraîcheur s'ils en devenaient avides soudain, mais pas de chance, c'est vers la pierre plate et brûlante qu'ils rampent, où fondre le glaçon de leur sang.

Et si le serpent exécré était au contraire notre allié sur la Terre ? Son venin est un piment qui relève autrement les salades que le vin pourri dont on a coutume de les arroser. Notre homme qui justement jardinait dans son petit potager hoche la tête et le confirme : buisson ardent, la laitue,

quand le serpent se dresse entre ses feuilles. Il y met aussi sa mesure d'huile, il se coule souple et sinueux dans le saladier, s'y délaye, nous épargnant l'effort du mélange, souvent d'ailleurs imparfait. Notre vinaigrette stagne sous les feuilles. Nous ne savons accommoder que les nénuphars.

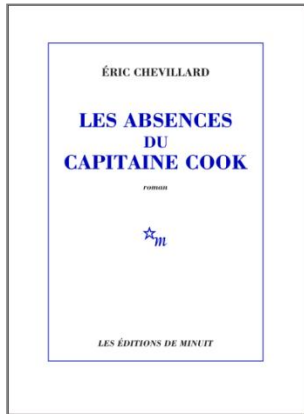
Autre grand amateur de réalité, le comte de La Pérouse, dont l'inclination était si bien connue que Louis XVI, flattant royalement sa marotte, lui donna mission, en 1785, de rechercher *toutes les terres ayant échappé à l'attention de Cook*. Il n'avait pas fini sa phrase que La Pérouse s'embarquait, levait l'ancre, hissait les voiles et cinglait vers le large, poussé par les alizés, bonne marche, fière allure, la poudre et les armes à l'abri dans la cale avant, les tonneaux solidement arrimés, les ballots recouverts de toile goudronnée, les rouleaux de cordage très exactement comme des pythons ou des boas lovés sur le pont, les cris perçants des mouettes, le lendemain, plus loin dans la mer, direction N.-N.-E. quart N., à tirer des bordées, la brise trop légère, les vergues grinçant sur les drisses, trois jours de calme plat, l'ennui à bord, le rhum seul déferlant, ciel plombé, silence oppressant, chaleur moite, vivres avariés, dix barils de lard putréfié, nervosité, un peu de roulis, tiens, grondements là-haut qui

s'amplifient, rafales soudaines, forte houle traversière, les cœurs se retournent comme à la manille sur les matelas d'étoupe de l'équipage, navire bord à bord, vagues très exactement comme des montagnes, paquets de mer, tous lessivés jusqu'aux os, un malheureux sur le gaillard d'avant emporté par une lame, voiles déchirées, la brigantine en lambeaux, sinistres craquements, premièrement le petit foc, deuxièmement le grand foc, troisièmement le clinfoc, enfin le faux-foc, comme des fouets très exactement les filins rompus, le canon renversé démolit les plats-bords, les tonneaux détachés roulent, écrasent, explosent, tandis que le grand cacatois, flots mugissants, revanche des éléments, furie, spectacle grandiose et terrible, le navire très exactement comme un bouchon danse, agrippés tous aux galhaubans, mais le mât de misaine, tout à coup, puis la corne d'artimon, le grand perroquet d'une part, d'autre part le petit perroquet, les trois chaloupes en morceaux, droit sur les récifs écumants, or le petit cacatois, alors que le beaupré, au moment même où la trinquette, c'est la fin cette fois, la déferlante, les brisants, à bas le grand hunier et le petit hunier, fracas épouvantable, adieu La Pérouse, tous mourir contre l'écueil qui avait échappé à l'attention de Cook, tandis que voici comment notre homme procède, lui, sa méthode : il étale

et punaise une carte du monde sur un mur de sa chambrette, puis il recule de dix pas, se bande les yeux et lance avec force en direction de ce mur une fléchette de son jeu d'enfant, aux ailettes de plumes vertes, qui se fiche en plein océan, au cœur d'une île – dont elle figure très exactement le palmier central – inconnue des géographes et des marins, où nul bateau n'a encore abordé, où les oiseaux n'ayant point appris à craindre l'homme viennent lui picorer dans la main, aussi bien est-ce facile comme tout d'attirer contre soi le dronte, puis rôtir ce stupide dindon, et les fruits de même se laissent cueillir aisément, abondants, savoureux, l'eau de source est sans doute ici la seule créature fuyante, encore ne le fuit-elle pas par peur ni par méchanceté mais pour le surprendre : soudain, elle lui tombe dessus par-derrière et glisse ses longues cuisses fraîches de chaque côté de son cou tout en lui massant doucement le visage, et quand la solitude lui pèse, il peuple son île, il n'a qu'à le vouloir – sachant que la dépeupler est chose plus vite faite encore que de gagner un coin tranquille ou simplement fermer les yeux. Son séjour là-bas est un enchantement. Les terres ayant échappé à l'attention de Cook, il les connaît comme sa poche (dans laquelle ses doigts inlassablement jouent avec un petit crayon), toutes, elles sont placées sous son autorité souveraine.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ENRICHI ET ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE PREMIER FÉVRIER DEUX MILLE
UN DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO
IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
N° D'ÉDITEUR : 3498
N° D'IMPRIMEUR : 002320

Dépôt légal : février 2001



Cette édition électronique du livre
Les Absences du capitaine Cook d'Éric Chevillard
a été réalisée le 12 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707317346).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325310